

La part des lectures dans la construction de la personnalité d'Annie Ernaux

Francisca Romeral Rosel

Juan Manuel López Muñoz

Université de Cadix

Dans cet article nous nous proposons de montrer l'importance de la pratique de la lecture dans l'expérience de vie et d'écriture d'Annie Ernaux. Nous avons cru intéressant d'aller directement aux discours de l'auteure où elle-même explique ce que la lecture a représenté et représente pour elle. Pour mener à bien ce travail, nous avons consulté plusieurs entretiens ainsi que l'ensemble de ses écrits, à forte composante auto-biographique. Le genre de l'entretien est un véhicule particulièrement propice pour mettre en place des stratégies de présentation de soi destinées aussi bien au maintien de l'identité de l'individu qu'à la propagation d'idées. Ce genre, qui se fonde essentiellement sur l'exploitation de quelqu'un de consacré, entend faire circuler à la fois des informations nouvelles (entretiens informatifs ou quantitatifs), des modèles de vie et des normes de style (entretiens qualitatifs). C'est une façon de perpétuer la culture nationale (Bakhtine, 1978: 198-199) par la promotion d'un auteur à la mode.

Ayant déjà travaillé sur un corpus d'entretiens avec Annie Ernaux (*cf.* López & Romeral: 2006) dans le cadre de l'auto-citation, il nous a semblé intéressant de le reprendre pour y considérer la valeur et la fonction des références bibliographiques faites par l'auteur dans le contexte des médias.

Il y a une question incontournable, posée tôt ou tard au cours de ces entretiens, qui, sous des formes variées, revient à demander ceci: Quelles sont les lectures qui vous ont le plus marquée ? Quels sont les écrivains avec qui vous vous reconnaissez une fraternité ? Car ce qu'un

écrivain a lu, dans sa jeunesse ou à l'âge adulte, a toujours suscité une certaine curiosité chez le lecteur, qui a tendance à croire que ces lectures ont joué un rôle plus ou moins important dans la création d'une œuvre littéraire et dans la construction de la personnalité de son auteur. Nous voulons montrer ici que cette «croyance» est bien fondée dans le cas d'Annie Ernaux. En effet, elle manifeste souvent l'interrelation entre ses lectures et sa vie au moyen d'affirmations comme: "C'est vital de lire" (BO88/1R).

Pour parvenir à notre objectif, nous prendrons en considération plusieurs approches complémentaires: littérature, linguistique textuelle et sociologie de la réception. Au cours de notre analyse, nous avons remarqué que toutes les lectures citées par l'auteur n'ont pas contribué de la même façon à la construction de sa personnalité, et n'ont pas touché le même côté de sa face, même si leur influence a toujours été plus ou moins intense. Dans une première étape –initiatique, dirions-nous-, les lectures guident une recherche identitaire: elles sont à la fois le lieu de la continuité, du refuge et de la contestation par rapport surtout au milieu familial. Ensuite, dans une seconde étape, elles constituent le «bain» culturel qui va permettre à Annie Ernaux de se différencier de ses origines (qui lui inspirent de la honte) et d'initier une ascension sociale et professionnelle. Cette ascension débouchera sur une troisième étape d'affirmation de soi, dans laquelle les lectures sont dirigées vers des finalités pragmatiques: la création d'une écriture personnelle et sa consécration comme autorité venant intégrer le groupe de ceux qui sont lus et cités, et qui détiennent le droit de conseiller des lectures. En définitive, nous allons décrire le processus par lequel Annie Ernaux, présentée au début comme quelqu'un qui lit, devient par la suite quelqu'un qui est lu.

Nous allons diviser notre article en trois chapitres correspondant aux trois étapes que nous avons mentionnées plus haut. Des considérations d'ordre linguistique viendront parfois soutenir notre interprétation de la valeur des lectures d'Annie Ernaux dans chacune de ses étapes. Nous avons remarqué qu'Annie Ernaux cite ses lectures de façon variable: tantôt elle cite simplement le nom de l'auteur, tantôt un titre en particulier (avec ou sans mention de l'auteur), tantôt un courant littéraire, tantôt un fragment de texte plus ou moins littéral sous diverses formes du Discours Rapporté. Nous allons voir, le cas échéant, comment le choix d'une forme ou d'une autre de citation (ou encore quant elles sont combinées) est intentionnée. Annie Ernaux accompagne souvent ses citations de commentaires plus ou moins longs, dont la fonction argumentative méritera éventuellement une attention particulière.

Première étape: Annie Ernaux liseuse

C'est le moment de l'appropriation du capital culturel (ou de l'«héritage culturel», cf. Bourdieu et Passeron, 1964; Bourdieu, 1992; et Passeron, s/d), c'est-à-dire une période de réception¹. Annie Ernaux est une adolescente qui traverse une étape de complexes personnels, dus principalement au fait qu'elle naît au sein d'une famille de petits commerçants dans une petite ville normande. Les choix de ses lectures va être défini d'un côté, par l'horizon d'attente² du groupe social auquel elle appartient (groupe des «dominés», aux codes esthétique et culturel spécifiques) et par sa propre personnalité (ses rêves, sa disposition d'esprit, son expérience de vie, ses aspirations en fait):

Annie Ernaux prend conscience pendant cette étape de deux faits essentiels:

1) qu'elle appartient à un monde (celui de ses parents) qui lui inspire du dégoût, du mépris et de la honte.

2) qu'il y a un autre monde, supérieur (celui qu'elle commence à découvrir chez le médecin, à l'Église et surtout à l'école privée où sa mère l'a inscrite pour que «la gosse» ne soit «privée de rien», *La Place*, p.50).

Cette prise de conscience se fait à deux niveaux, à un niveau culturel («honte d'ignorer ce qu'on aurait forcément su si nous n'avions pas été ce que nous étions, c'est à dire inférieurs», *La Place*, p.54) et à un

¹ Parallèlement au développement des études pragmatiques, l'analyse de la lecture s'est déplacée des problèmes de génération (origine et présentation du texte, intentions de l'auteur) aux problèmes de réception (ce que les lecteurs font quand ils lisent, comment leurs interprétations déterminent l'acte de génération du texte). Deux approches se sont largement développées dans les dernières décennies: l'approche interne, représentée notamment par Michel Charles (1977) et Wolfgang Iser (1985), fondée sur la figure d'un lecteur «implicite», sujet d'une lecture minimale que partagerait l'ensemble des lecteurs d'une œuvre; et l'approche externe, qui est la plus productive aujourd'hui, représentée notamment par Hans-Robert Jauss (1972), Bertrand Gervais (1990, 1993) et Jean-Louis Dufays (1994), qui proposent un lecteur «modèle» mobilisant les instances *ça*, *moi* et *sur-moi* (le culturel, l'idéologique et l'inconscient) et s'intéressent aux trois moments de la lecture: certains étudient l'avant (l'endo-narratif, ou la pré-compréhension du texte), d'autres le pendant (la lecture comme un jeu entre distance et participation) et d'autres enfin l'après de la lecture (principalement la façon dont l'œuvre agit sur les normes esthétiques et sociales d'une époque).

² H.-R. Jauss (1972 :257-262) incorpore à la notion d'*horizon d'attente* de Gadamer (1960) une composante sociale tenant compte des «attentes spécifiques des groupes et des classes», déterminées par «[les] intérêts et [les] besoins de la situation historique et économique».

niveau esthétique (“entre douze et quatorze ans, je vais découvrir avec stupéfaction que c’est laid et sale, cette poussière [sur le rebord de la plinthe], que je ne voyais même pas”, *La Femme gelée*, p. 22). Elle perçoit ces deux niveaux liés de façon très étroite, au point que, pour elle, ce qui est culturellement supérieur est forcément beau, et à l’inverse.

La constatation de l’écart et du contraste entre les deux mondes - «dominant» et «dominé»- incite la jeune liseuse à fuir, non pas dans le sens d’une contestation (elle ne cherche pas à transformer cette réalité duelle), mais dans le sens d’une approximation à l’élite dont elle semble accepter la légitimation.

À travers le choix de ses lectures, Annie Ernaux suit un processus dans lequel participent trois mouvements: il y a d’abord un mouvement de différenciation par rapport à son père, qui représente pour elle l’ignorance propre de la classe des dominés et le mépris de la culture:

...Il a crié, les livres les livres, c’est pas une façon d’être toujours dans les livres, moi je trouve pas ça sain, elle va se dessécher, tu peux pas te promener, prendre ton vélo, je sais pas moi. (*Ce qu’ils disent ou rien*, p.33)

En même temps, il y a un deuxième mouvement de continuité par rapport à sa mère, avec laquelle elle partage certaines lectures (romans roses, feuilletons, etc.):

Elle me disait, les yeux brillants, «c’est bien d’avoir de l’imagination», elle préférerait me voir lire [...] plutôt que ranger ma chambre et broder interminablement un napperon. Et je me souviens de ces lectures qu’elle a favorisées comme une ouverture sur le monde. (*La femme gelée*, p.27)

Sa mère agit comme une instance médiatrice, mais se révèle bientôt insuffisante. Il s’ensuit un troisième mouvement de dépassement tendant à l’appropriation du capital culturel de l’élite, favorisé par l’intervention d’instances médiatrices supérieures, telles que l’école privée, le lycée, l’université et les bibliothèques auxquelles elle a accès. À l’âge de 20 ans, lors d’un voyage à Londres, elle a sa première inspiration comme écrivaine, qu’elle vit comme une sorte de révélation. Elle découvre le Nouveau Roman et le Surréalisme. C’est une étape plus consciente de préparation au passage au monde des «dominants». Il y a un dessein émergeant qui va la conduire dans ses choix: comme lectrice elle suit le modèle bourgeois à la mode, ce que les jeunes intellectuels du moment lisent, notamment l’Existentialisme: “Je lis. Sartre, Camus, naturellement [...]. Lectures libératrices qui

m'éloignent définitivement du feuilleton et roman pour femmes" (*La femme gelée*, p. 94).

Quelles traces reste-t-il des lectures d'Annie Ernaux dans ses entretiens ? Comment les cite-t-elle et quels commentaires lui suscitent-elles ? Sur quels auteurs revient-elle le plus souvent ? À quel point ses lectures l'ont marquée ?

Au début de cette étape, elle ne distingue pas la «sub-littérature» de ce qu'est la «vraie littérature»: elle lit aussi bien des feuilletons féminins et des romans roses (qui lui apportaient une "nourriture sentimentale extrême", BO88/7R) que des auteurs du patrimoine universel comme Maupassant (*La maison Tellier, Une vie*), Beaudelaire (*Les fleurs du mal*), Flaubert, Dumas Fils, Mauriac, Nourisier (*Les orphelins d'Auteuil*), Renard, Gracq, Aragon (*Le libertinage*), Sagan, Duras, Marx, les sœurs Brontë (*Jane Eyre, Les hauts de Hurlevent*), Mitchell (*Autant en emporte le vent*), Dickens (*Olivier Twist*), Lawrence Durrell, Virginia Woolf (*Les vagues, Mrs. Dalloway*), Steinbeck (*Les raisins de la colère*). Cependant, les auteurs qui jouissent d'une permanence certaine dans ses discours (dans les entretiens et partout dans ses œuvres) ce sont Breton, Sartre, Simone de Beauvoir et Pérec. Non seulement elle les cite plus souvent que les autres, mais elle s'attarde sur eux, en ajoutant des commentaires et en rapportant leurs mots en discours directs plus ou moins littéraires.

Mais alors qu'Annie Ernaux n'a jamais contesté la valeur de Breton et de Sartre, qu'elle considère comme des maîtres (principalement Sartre, un peu moins Breton dont l'influence ne s'est fait sentir qu'au début), vis-à-vis de Simone de Beauvoir, elle maintient tout au long de sa vie un rapport conflictuel: elle semble parfois l'admirer et reconnaître son influence, parfois la renier ou la déprécier. Si dans BO88/14R, elle affirme que "[Simone de Beauvoir] a fonctionné pour moi comme modèle de vie", aussi bien que dans LI00/15R: "Je les comprends parfaitement, ses livres, oui, m'ont marquée" ; par contre, dans HO01/15R, quand on lui demande si Simone de Beauvoir a exercé une influence sur elle, elle répond catégoriquement «non», en prétendant qu'elle n'aurait lu à cette époque que *Le deuxième sexe*.

Cette contradiction se manifeste aussi quand elle dit d'une part, dans LI00/14R que "comme elle [Beauvoir] je considère que la littérature n'est pas une fin en soi, qu'elle peut servir à éclairer, dévoiler, agit sur le monde", de même que dans FM00/4R: "si je dois me reconnaître dans un discours sur la condition de la femme, c'est davantage dans celui de Simone de Beauvoir", alors qu'ailleurs, dans EA97/3R, elle affirme que "si je dis 'je' ce n'est pas pour les mêmes raisons que, par exemple, une Simone de Beauvoir qui aimait raconter ses cours, ses conférences, ses rencontres. Moi, c'est différent".

Les oeuvres de Simone de Beauvoir suscitent en elle des réactions opposées. Par exemple, quand elle parle des *Mémoires d'une fille rangée*, elle fait parfois un commentaire adverse: "Je n'ai pas été enthousiasmée particulièrement" (EC03/p. 8), parfois un commentaire favorable: "[...] je souhaite relire les *Mémoires d'une fille rangée*, de Simone de Beauvoir" (FM00/2R, version internet.).

Pour aller plus loin, nous pouvons remarquer aussi la désacralisation du légat de Simone de Beauvoir effectuée par Annie Ernaux dans cet exemple: "Simone de Beauvoir a écrit, me semble-t-il: 'faire advenir une vérité dans le monde'. C'est tout à fait ça" (HO01/ 39R). Ici, l'emploi de l'effacement des marques d'énonciation, qui consiste en l'omission de toute référence habituellement attendue dans les citations d'auteurs: titre de l'ouvrage au moins, date, page, etc., et le recours à une incise «me semble-t-il», créent l'effet d'une coénonciation (avec partage d'un même avis) qui cache en réalité une surénonciation³ c'est-à-dire une volonté d'imposer son point de vue, en surpassant celui de Beauvoir.

Annie Ernaux fait ses études universitaires comme boursière. C'est donc grâce à l'État qu'elle va pouvoir accéder à ce qu'elle considère être sa véritable place dans le monde: "L'État m'offrait d'emblée ma place dans le monde" (*La Place*, p. 80). Cette étape s'achève sur les lectures de Pérec. Cet auteur vient compléter sa formation d'intellectuelle et renforcer son désir d'écrire, déjà en germination, qui prendra peu à peu consistance au cours de l'étape suivante. Elle se sent maintenant bien placée pour initier sa carrière vers l'ascension sociale.

Deuxième étape: Ernaux instance médiatrice

Il s'agit d'une étape de conversion du capital culturel acquis dans l'étape précédente en capital économique. Nous la considérons comme étant une étape de transition à deux niveaux. D'une part, en ce qui concerne sa trajectoire personnelle, Annie Ernaux va assimiler les progrès réalisés dans sa jeunesse, et se préparer pour sauter à l'étape de consécration et de maturation qui fera l'objet du chapitre suivant. D'autre part, c'est une étape de médiation aussi puisque, dans la chaîne sociale de production-réception, Annie Ernaux va occuper la position d'instance médiatrice en tant que professeur de lettres.

³ Pour les notions d'effacement énonciatif, de coénonciation et de surénonciation voir Robert Vion (2001) et Alain Rabatel (notamment 2004)

Après ses études universitaires, elle épouse un jeune homme “né dans une bourgeoisie à diplômes” (*La Place*, p. 87), travaillant dans l'Administration. Elle commence à apercevoir, maintenant de l'autre rive, l'écart et le profond contraste existant entre le monde qu'elle vient de laisser et celui qu'elle vient de rejoindre: “J'ai glissé dans cette moitié du monde pour laquelle l'autre [c'est-à-dire, le monde des dominés] n'est qu'un décor” (*La Place*, p. 87).

En 1972, Annie Ernaux devient professeur dans l'enseignement secondaire. Elle est chargée de cours et de corrigés de littérature. Son ascension sociale semble accomplie: un jour, après les funérailles de son père, “dans le train du retour, le dimanche, j'essayais d'amuser mon fils pour qu'il se tienne tranquille, les voyageurs de première n'aiment pas le bruit et les enfants qui bougent. D'un seul coup, avec stupeur, “maintenant, je suis vraiment une bourgeoise” et “il est trop tard””.

Sa profession lui offre l'opportunité d'exercer un pouvoir comme instance médiatrice. Elle prend en charge la retransmission du savoir littéraire, rôle dans lequel elle se complait: “mais il est venu le plaisir, celui de la puissance peut-être. À nouveau j'avais prise sur le monde, même ma solitude au milieu de quarante élèves devenait exaltante” (*La femme gelée*, p.170). En tant qu'instance médiatrice, elle va se permettre de présenter le patrimoine littéraire à sa façon, en bannissant de vieux maîtres comme Lagarde et Michard (“au clou le Lagarde et Michard”, *La femme gelée*, p.71). Elle va à la fois élargir le champ de lectures à des auteurs contemporains (par exemple, *L'Étudiant étranger* de Philippe Labro) et à des genres sous-estimés, tels que la science-fiction, tout en brouillant les hiérarchies de lecture: “Enseignante, je me suis toujours efforcée de prendre mes références dans la littérature actuelle, afin de montrer qu'il y a, à côté du patrimoine, une littérature vivante en train de se faire; et que la lecture n'est pas qu'une affaire d'obligation, de parcours imposé” (FM00/2R). Par ce commentaire, Annie Ernaux semble s'auto-légitimer, impliquant que ce qu'elle écrit peut également venir intégrer l'ensemble des lectures conseillées dans l'enseignement.

Dans notre corpus, il y a un entretien qui est centré justement sur cette facette. Il s'agit de l'entretien paru dans le n° 1 de *Bosphore* (magazine pour les jeunes) en 1988. L'expérience d'Annie Ernaux comme enseignante et comme écrivaine est convoquée pour cette invitation à la lecture. On y observe une tactique d'affirmation de son autorité au

moyen de fréquentes auto-citations. À partir de l'obtention du Renaudot, ses livres, édités par Gallimard en format de poche, ont commencé à être lus dans les lycées, ce qui lui assure dans cet entretien et vis-à-vis des jeunes une double autorité en tant qu'enseignante et auteure lue en classe.

Durant ces années Annie Ernaux dispose de peu de temps pour ses lectures à elle. Mais elle ne cesse cependant d'être à la recherche de livres qui pourraient l'aider à comprendre son passage au monde «dominant». Deux livres lus en 1972 s'avèrent primordiaux pour elle: *Les héritiers*, et *La Reproduction* de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron. La découverte de ces auteurs représente "une rencontre nette et précise" (TH02/1R) qui lui permet de définir sa position dans l'espace social. En bref, cette expérience suppose dans sa vie "une énorme prise de conscience sans retour" (TH02/1R).

De plus, à partir de ces lectures sociologiques, elle se sentira davantage préparée pour écrire son premier livre, *Les armoires vides*, publié en 1974, chez Gallimard. Après ce roman, deux autres suivront: *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) et *la Femme gelée* (1981). Écrire, pour elle, est un acte politique, eu égard à sa situation de transfuge de classe.

Désormais, elle va lire beaucoup plus, cherchant à comprendre ce qu'est la littérature et à définir son propre modèle d'écriture: "C'est la lecture plus que tout le reste, qui m'a poussé à écrire, je crois" (EV94/4R). Pour cette raison, ses lectures ciblent principalement des auteurs critiques: Barthes, Goldman, Starobinski, Butor, Leiris (*L'Âge d'homme*, *Fibrilles*, *Frêle bruit*), Blanchot, Jauss, Genette, Kundera (*L'Art du roman*), Baudelot & Establet (*L'école capitalise en France*).

Parallèlement, toujours en fonction de cette naissante activité qu'est l'écriture, Annie Ernaux lit ou relit Proust, Céline, les Surréalistes, Simone de Beauvoir (*Une femme*, *Tout compte fait*), Aragon (*Le libertinage*). À propos de Claude Simon, Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute et Robert Pinget, elle dira: "on ne peut pas écrire après eux" (*L'écriture comme un couteau*, p. 97).

Les études de Philippe Lejeune sur l'autobiographie et les pratiques du journal intime viendront amplifier la perspective sociologique adoptée par Annie Ernaux à partir de la fréquentation des textes de Bourdieu et Passeron. Toujours fidèle à cette perspective, elle continuera ses explorations dans l'étape suivante, où elle aura comme propos d'agrandir sa place dans le monde.

Tout ce cumul de lectures lui donne des idées pour s'initier dans l'autobiographie car elle a toujours ressenti le besoin de parler d'elle-même, de ses origines, comme acte de vengeance contre l'injustice sociale mais aussi pour essayer de se libérer du sentiment de honte qui n'a jamais cessé de la hanter et qui arrive à se convertir, par la suite, en moteur de quête de soi et d'écriture. À propos de la honte, elle explique dans un entretien:

Oui, [...] je crois que quelque part elle est toujours en moi, quoique transformée. Elle a continué de m'habiter. La honte n'est que répétition sous des formes différentes, mais elle est toujours là, on ne s'en débarrasse pas comme cela. C'est d'abord le sentiment d'appartenir au milieu dominé, de voir chez soi des choses qui ne doivent pas être vues [...], de ne pas parler à la maison le même langage que la classe dominante etc. Tout cela forme une boule de honte qui fait partie désormais de ce que vous êtes, de votre manière de voir, de sentir, de vivre. La honte est une manière de vivre. (MC97/4R)

Troisième étape: Ernaux productrice de lectures

Ici, nous allons assister à la reconversion du capital économique acquis tout au long de l'étape précédente en capital culturel profitable à la communauté. Cette étape débute avec la publication de *La Place* (1983), oeuvre qui obtient le prix Renaudot. À partir de cet événement charnière, Annie Ernaux atteint la célébrité définitive, s'assurant une place importante parmi les auteurs contemporains qui sont lus.

Après le succès de *La Place*, Annie Ernaux commence à travailler dans l'enseignement à distance. Libérée peu à peu des exigences familiales et des contraintes professionnelles, elle consacre de plus en plus de temps à son projet d'écriture.

Son rapport avec la lecture va prendre une dimension nouvelle à partir du moment où elle est productrice de lectures. Désormais, elle doit tenir compte de l'horizon d'attente de ses lecteurs potentiels ou « lecteurs modèles » (cf. Eco, 1985), configuré par l'ensemble de toutes les interprétations possibles de ses œuvres. Dans EA97/9R, où elle parle du succès de vente de *Passion simple* (200.000 exemplaires), elle semble avoir analysé son lectorat et découvert que celui-ci est composé par des gens de « tous milieux, hommes, femmes... ». Ses attentes à elle comme lectrice cessent d'être prioritaires. Elle finit même par avouer qu'elle lit « moins qu'avant » parce que « l'écriture est une activité prenante » (HO01/24R). Le choix de ses lectures devient donc

beaucoup plus sélectif qu'il ne l'était dans l'étape précédente et se trouve conditionné par un besoin plus immédiat: la poursuite de la légitimation de son écriture par la voie d'une nouvelle expression autobiographique: "Ce qui m'intéresse, c'est le langage nouveau ou le livre (aussi bien de la sociologie, de la philosophie) qui apporte une "vérité" nouvelle" (EV94/4R); "Je ne peux pas concevoir de faire des livres qui ne mettent pas en cause ce que l'on vit, qui ne soient pas des interrogations, des observations de la réalité telle qu'il m'est donné de l'avoir, de l'entendre ou de la vivre, ou de m'en souvenir" (AS04/4R).

Cette osmose chez elle entre lecture et écriture conduit à une deuxième osmose vie-écriture: "Ma vie se confond de plus en plus avec l'écriture" (EC03/p. 23). Ainsi semble-t-il se fermer, procédant par syllogisme, le cercle évolutif revenant aux origines, où la lecture se confond avec la vie: rappelons-nous l'une de ses premières déclarations que nous citons au début de cet article: «c'est vital de lire».

Au fur et à mesure que son dessein de s'écrire se précise, elle sent le besoin de lire des auteurs qui pratiquent le genre autobiographique (notamment le journal intime): Nin, Leiris, Rousseau, Quignard, Roubaud, Kafka, Stendhal, Sand, Doubrovsky, Le Clezio, etc.

Dans les entretiens, les questions qui se réfèrent à ses lectures dans cette étape ne sont plus du genre «que lisez vous ?» car on présuppose qu'elle est déjà formée comme lectrice et qu'elle a déjà acquis un savoir à elle, et aussi parce qu'il est sans doute délicat pour un auteur actuel de manifester ses opinions sur ses contemporains. La question est plutôt du genre «quels sont les auteurs avec lesquels vous vous reconnaissez une fraternité ?», qui met en évidence justement une reconnaissance de la notoriété de l'auteur. Ainsi interrogée, elle va pouvoir présenter à côté d'elle, dans son discours, quelques auteurs avec qui elle communique. On sent chez elle une sympathie particulière pour Jean Genet, qu'elle cite en exergue dans *La Place*: "Je hasarde une explication: écrire c'est le dernier recours quand on a trahi". Comme elle, Genet est né dans un monde de dominés. Cette expérience partagée semble autoriser le flux de discours de l'un à l'autre:

Au vu de mes origines sociales, je suis consciente de la chance inouïe que j'ai eu de pouvoir m'approprier un langage qui n'était pas le mien, et qui, en écho à ce que disait Genet est «la langue de l'ennemi», celle des dominants (PA00/3R).

Ayant atteint sa maturité comme écrivaine, elle pratique souvent l'échoénonciation⁴ avec des auteurs prestigieux: avec Kafka qui, comme elle, raconte le quotidien dans ses journaux intimes: "J'aime cette phrase de Kafka: "le livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous"" (NP92/12R); avec Tchékov: "Bien écrire, selon moi, c'est écrire "juste". Tchékov dit quelque part: "Il faut être d'abord juste, le reste viendra de surcroît"" (AM03/4R); et avec bien d'autres.

Conclusion

Nous avons essayé de mettre en évidence dans ce travail le fil conducteur auquel sont rattachées toutes les phases de l'évolution d'Annie Ernaux du point de vue de son rapport aux livres. Ce fil conducteur n'est pas une ligne droite, mais plutôt un cercle dynamisé par un mouvement d'éternel retour. C'est ainsi qu'étant au départ une liseuse passionnée, elle devient instance médiatrice, qui donne à lire, puis productrice de biens patrimoniaux où vont puiser d'autres liseurs. Dans ce mouvement s'inscrivent aussi, comme nous avons pu le voir, les différents horizons d'attente rencontrés par Annie Ernaux au cours de sa vie.

Nous avons signalé comment, à ses yeux, vie, lecture, et écriture sont inséparables et constituent l'essence de ses ouvrages. Elle pratique, avec des outils qui ont été inspirés par ses lectures (notamment Sartre, Pérec, Bourdieu, Genet et Kafka), une écriture autobiographique nouvelle, qui combine en quelque sorte l'anthropologie, la sociologie, et la littérature. Elle-même, sa vie, ses lectures, font le seul objet de son écriture: "Je pratique sur moi-même une sorte d'autopsie. Je me prends pour objet d'écriture" (EA97/5R). Elle essaie, en lisant et en écrivant, de «sauver ce qui a eu lieu» (LI00/1R), d'explorer, de comprendre soi-même

⁴ Nous entendons par *échoénonciation* (cf. López & Romeral, 2006) une forme particulière de co-énonciation *en écho* avec un personnage reconnu. Elle implique une fusion totale de deux points de vue et la prise en charge des propos de l'autre. Contrairement à l'«écho», l'échoénonciation n'est une reprise immédiate, mais une récupération de propos tardive de propos en circulation, qui se réactualisent grâce justement à ce procédé. D'autre part, les énonciateurs sont deux - et seulement deux- sujets distincts; l'un des deux, l'énonciateur cité, est une autorité reconnue dont les discours font déjà partie, pour ainsi dire, du patrimoine culturel universel (e.g. Genet); le deuxième, le *je* citant, s'accorde le droit de s'appuyer sur la position sociale de l'autre et de s'approprier sa parole, qui vient corroborer la sienne (et non pas l'inverse). Cette stratégie dérive ainsi vers une posture de sur-énonciation.

mais surtout le monde. Son implication dans ce projet est telle qu'elle le considère quelque chose de «très dangereux» (LI00/1R).

Le moteur et le but propulseurs de ses recherches semblent être une ferme volonté de parvenir à se constituer une solide image de soi et à s'imposer comme autorité de référence. Au moyen de son écriture, elle aspire à convertir son *je* individuel, ses expériences de vie, en un *je* unique, modèle d'expériences collectives.

1. Bibliographie primaire:

Liste des entretiens

- 1) "Une année en livres-service. Interview d'Annie Ernaux", par Mireille Poncet *Bosphore*, n° 6, septembre 88 (BO88).
- 2) s/t, s/a, *Vie ouvrière* ("Année lecture CGT"), 8 octobre 1990 (VO90).
- 3) "Rencontre avec Annie Ernaux", par Bernard Pace, *Le nouveau politis*, avril 1992 (NP92).
- 4) s/t, par Brigitte Aubonnet, *Encres Vagabondes*, n° 1, janvier 1994. (EV94).
- 5) "Entretiens et témoignages: Annie Ernaux", in Patricia Latour, Monique Houssin, Madia Tovar, *Femmes et citoyennes: du droit de vote à l'exercice du pouvoir*, Paris: Les Éditions de l'Atelier. 1995 (FC95).
- 6) "La honte n'a jamais cessé de m'habiter", par Anne B. Walter, *Marie Claire*, mars 1997 (MC97).
- 7) "Ernaux: mes parents ces héros", par Christian Sauvage, *Le journal du dimanche*, 16 mars 1997 (JD97).
- 8) "Écriture du dehors, écriture du dedans. Entretien avec Annie Ernaux", par Fabienne Jacob, *Écrire aujourd'hui. Le Magazine de l'écriture et de l'édition*, mai 1997 (EA97).
- 9) s/t, par Valérie Colin-Simard, *Elle*, 27 mars 2000 (EL00)
- 10) s/t, par Catherine Argand, *Lire*, avril 2000 (LI00).
- 11) "Annie Ernaux: un moment violent", par Marianne Payot, *L'Express*, 13/04/2000 (EX00).
- 12) "Dire l'injustice", par Éric Lamien, *Page: le magazine des livres*, avril-mai 2000 (PA00).
- 13) "Une place à part", par Jacques Pécheur, *Le Français dans le Monde*, mai-juin 2000 (FM00).

- 14) "Ernaux, passion pilote", par Claire Devarrieux, *Libération*, 8 février 2001 (LB01).
- 15) s/t, par Jean-Louis Tallon, *HorsPress: webzine culturel*, 2001 (HP01).
- 16) "L'artisan du livre. Annie Ernaux: émois et moi", par Didier Jacob, dans le dossier «Les sept familles de la république des lettres», *Le nouvel Observateur*, 15 mars 2001 (NO01).
- 17) "Oui, une femme peut écrire ça", s/a, *Regards*, avril 2001 (RE01).
- 18) "Journal d'une extase", par Michelle Manceaux, *Marie Claire*, mai 2001 (MC01).
- 19) "Les mots d'Annie Ernaux", par Christine Rousseau, *Le Monde*, 3 août, 2001 (LM01).
- 20) "La littérature est une arme de combat ... Entretien avec Annie Ernaux", par Isabelle Charpentier, in Maugère, Gérard (dir.), 2003: *Témoignages en l'honneur de Pierre Bourdieu*, 19 avril 2002 (TH02).
- 21) Frédéric-Yves Jeannet, janvier 2003: *L'écriture comme un couteau*, Paris: Stock (CO03).
- 22) "L'autobiographie selon Annie Ernaux", Philippe Lejeune et Pascal Le Guern: *L'école des lettres*, n° 9, 01/02/2003 (EC03).
- 23) "Le grand blanc", par Anita Rudman, *La recherche*, hors série n° 10, janvier-mars 2003 (LR03).
- 24) "Ambivalences et ambiguïtés du journal intime: entretien avec Annie Ernaux", par Fabrice Thumerel, in F. Thumerel (dir.), *Annie Ernaux: une oeuvre de l'entre-deux*, Arras: Artois Presses Université, 2004 (AM04).
- 25) "Au sujet des journaux extérieurs", par Marie-Madeleine Million-Lajoinie, in F. Thumerel (dir.), *Annie Ernaux: une oeuvre de l'entre-deux*, Arras: Artois Presses Université, 2004 (AS04).
- 26) "Annie Ernaux. Marc Marie. L'usage de la photo", s/a, *Catalogue Gallimard*, premier trimestre 2005 (GA05).

Cœuvres d'Annie Ernaux

Les armoires vides, Paris, Gallimard, 1974; «Folio», 1984.

Ce qu'ils disent ou rien, Paris, Gallimard, 1977; «Folio», 1989.

La femme gelée, Paris, Gallimard, 1981; «Folio», 1987.

La Place, Paris, Gallimard, 1984; «Folio», 1986; «Folio plus», 1997.

Une femme, Paris, Gallimard, 1988; «Folio», 1990; «La Bibliothèque Gallimard», 2002.

Passion simple, Paris, Gallimard, 1992; «Folio», 1994.

Journal du dehors, Paris, Gallimard, 1993; «Folio», 1995.

- “Paper Traces of Philippe V” (traduit en américain par Tanya Leslie),
Frank, n° 15, 2° trimestre 1996, pp. 32-33.
- “Fragments autour de Philippe V.”, *L'Infini*, n° 56, hiver 1996.
- «*Je ne suis pas sortie de ma nuit*», Paris, Gallimard, 1997; «Folio», 1999.
- La Honte*, Paris, Gallimard, 1997; «Folio», 1999.
- L'Événement*, Paris, Gallimard, 2000; «Folio», 2001.
- La Vie extérieure*, Paris, Gallimard, 2000; «Folio», 2001.
- Se perdre*, Paris, Gallimard, 2001; «Folio», 2002.
- L'Occupation*, Paris, Gallimard, 2002.
- L'usage de la photo*, Paris, Gallimard, 2005.

2. Bibliographie secondaire

- BAKHTINE, Mikhaïl (1975), *Esthétique et théorie du roman*, (1978, trad. fr.) Paris: Gallimard.
- BOURDIEU, Pierre (1992) *Les règles de l'art: genèse et structure du champ littéraire*, Paris: Seuil.
- BOURDIEU, Pierre et Jean-Claude Passeron (1964) *Les héritiers: les étudiants et la culture*, Paris: Minuit.
- CHARLES, Michel (1977) *Rhétorique de la lecture*, Paris: Seuil
- DUFAYS, Jean-Louis (1994) *Stéréotype et lecture*, Liège: Mardaga.
- ECO, Umberto (1985), *Lector in fabula* (trad. française), Paris: Grasset.
- GERVAIS, Bertrand (1990) *Récits et actions*, Longueuil: Le Préambule.
- GERVAIS, Bertrand (1993) *À l'écoute de la lecture*, Québec: VLB.
- ISER, Wolfgang (1985), *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles: Mardaga (1995 pour la trad. française).
- JAUSS, Hans Robert (1978, pour la traduction française et la préface): *Pour une esthétique de la réception*, Paris: Gallimard.
- LOPEZ MUÑOZ, Juan-M. et ROMERAL ROSEL, Francisca (2006), L'auto-citation dans les entretiens: le cas d'Annie Ernaux, *Travaux de Linguistique* (à paraître).
- PASSERON, Jean-Claude (s.d.). *Entretien avec Jean-Claude Passeron*, fichier en format pdf, en ligne: www.ens-lsh.fr/assoc/traces/entretien/passeron.pdf
- RABATEL, Alain (2004): “L'effacement énonciatif dans le discours rapporté et ses effets pragmatiques”, *Langages* n°156, 3-17.
- VION, Robert (2001): “Effacement énonciatif et stratégies discursives”, in *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, De Mattia, M. et Joly, A. (éd.), Paris: Ophrys, Gap, 331-354.